

Terrible la fureur de la perte en exorcismes lunaires Pantone 181

Alice Rivard

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87479ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, A. (2018). Terrible la fureur de la perte en exorcismes lunaires Pantone 181. *Moebius*, (156), 59–64.

TERRIBLE LA FUREUR DE
LA PERTE EN EXORCISMES
LUNAIRES PANTONE 181

Alice Rivard

Je reviens du salon funéraire et c'est là.

Ça me fixe, pas tout à fait écarlate, ni tout à fait assumé. Ce n'est pas grandiose et tragique comme dans les films, les bobettes pleines de sang, *plug it up plug it up plug it up*. Et c'est si décevant. C'est là, en petite tache timide, en Rorschach de fond de culotte. Mais il ne faut pas se leurrer, il faut se méfier des apparences, surtout si elles semblent inoffensives, et trembler devant ce pouvoir dont la couleur exacte m'échappe et m'obsède. Je l'ai toujours su, il faut se méfier de tout et, oui, particulièrement des eaux qui dorment, mais aussi des eaux crevées qui deviennent vie puis trépas et des petites taches pas assumées. Je n'ai pas de mots pour elle, cette tache, rien à lui offrir, comme un invité qui arrive sans cadeau, déjà je suis impolie. Je n'ai rien pour elle et elle a tout pour moi, plein de promesses pour l'avenir, car être une femme, c'est être contenue dans une tache dans des bobettes.

Mais tout ça, je ne le sais pas encore. La tache me fixe et je la fixe, j'hématomancie, j'essaie d'y lire mon destin comme on lit les présages dans les feuilles de thé. J'essaie de lui donner une couleur qui sera son nom ; je la baptiserai dans l'eau de Javel. Quand j'étudierai en arts j'aurai les mots pour les couleurs, bordeaux, grenat, cramoisi, petite angoisse du mot *cramoisi*, rouge sang, si évident que ça en est vulgaire, et il y a aussi sang de bœuf, mais pourquoi de bœuf, tous les animaux saignent de la même couleur, dans les savanes comme dans les abattoirs. Il existe également une référence de couleurs, un standard en imprimerie, les couleurs Pantone ou PMS en anglais pour Pantone Matching System, ça me fait inévitablement penser à PMS, PreMenstrual Syndrome. C'est un signe. Et si je compare au catalogue Pantone, je dirais que la tache est 168, 175, ou 181, et comme je suis incapable de vivre dans l'incertitude, je dois me décider, je dirais 181 avec toutes les implications terribles que ça peut avoir. Oui, 181. Nous saignons toutes à peu près de la même couleur, parfois plus 168 ou 175, mais certainement 181. Moi et Elles et Elles et moi Pantone 181 universel, reproductible, chaque mois, reproductions échouées, moi et Elles et Elles et moi en exorcismes lunaires, et pourtant nous ne sommes pas des loups-garous. Si seulement.

Tout ça je ne le sais pas encore. Je sais seulement la petite tache dans ma culotte blanche, enfin devenue cliché comme dans les films, et je pressens ses conséquences sur ma vie, à douze ans, ma vie, mais quelle vie, déjà trop usée et maintenant je coule, je fuis de ma chair. Parce que s'il y a une multitude d'expériences d'être une petite fille, j'envie celle des autres que je m'imagine parfaite, l'enfance aux joues toutes rosées, l'enfance qui sent la barbe à papa

et les manèges et l'innocence et les rires et les gâteaux de fête et les cadeaux over-the-top et les campings en famille et les gens qui disent que leurs parents sont donc ben leurs meilleurs amis et leurs héros. Pour moi c'est la violence, la négligence, le bullying, le commérage, se réfugier dans le punk rock et le metal et passer des journées entières à dessiner et binger sur les gâteaux Vachon et fumer en cachette et faire de la magie. C'est avoir ses règles trop jeune à la suite d'un deuil dévastant, c'est le sang menstruel, sacrificiel, rituel, le regard inquiet de la mère, sa défaite quand je suis devenue femme à douze ans, la rébellion, le pouvoir, la malédiction, la magie menstruelle.

Mais je ne sais pas encore toutes ces taches qui ont changé toutes ces vies dans l'Histoire avec un grand H et je panique aujourd'hui en pensant à ces petites filles et à ces femmes offertes en otage en usage en prison en carnage pour des taches, des taches témoins de leur capacité à donner, à tout donner, sans même qu'on ait à demander, et on a pris et on prend encore sans demander, mais ça, je ne le sais pas encore. Et pendant cette première séance de divination menstruelle, une mémoire primordiale émerge et me relie à toutes les Elles de tous les temps et à celles présentes et à celles à venir, et je sens que c'est grave, que je devrais faire quelque chose pour empêcher tout ça, nous empêcher de saigner collectivement comme ça nous n'aurions plus de valeur plus aucun intérêt et on nous laisserait nous appartenir à nous-mêmes, pour une fois. Mais je ne peux rien y faire et je reste là à fixer ma tache et à essayer d'y deviner une forme, peut-être une chauve-souris ou un oiseau quelconque, oui, il y a un petit oiseau rouge sang Pantone 181 dans mes bobettes et il me fixe, pas assumé.

Et comme un oiseau ça chante et que tout dégénère assez rapidement en général, l'oiseau de sang Pantone 181 se met à parler, me dit que je dois lui faire une place dans ma vie, entre le deuil et l'isolement. C'est que mon grand-père vient de mourir, et le soir même de son exposition au salon funéraire, la tache est apparue. Mon corps a porté sa mort en lui, mon corps a été beaucoup trop littéral, mon corps-faucheuse, mon corps-refus. Et je pourrais rester comme ça à fixer la tache dans toute sa protestation contre la mort et à lui donner une couleur et une voix, mais elle veut grandir, elle conspire à partir de mon bas-ventre pendant que je pleure mon grand-père et que je rêve à son cercueil dans ma chambre. Elle veut suivre son cours vers cet abysse que je refuse de connaître, jamais au grand jamais, mais on ne dit jamais jamais et je suis une enfant-femme, j'ai un abysse en moi. Bien plus loin que la chair, très loin dans l'être, dans le malheur et les marelles qui ne se sont jamais jouées et les cordes à danser dont on se sert pour se pendre en petites culpabilités pendant que de l'autre côté du mur la mère regarde la télé.

Je hais cette tache parce qu'elle me force à tendre la main une dernière fois vers la mère, et à craindre sa réaction ou son silence. Mais, pour une fois, elle réagit. Je vois, dans son visage, la terreur, l'irréremédiable, comme si je m'étais armée, comme si je m'étais affranchie. Dans ses yeux, la tache, un pouvoir terrible, la malédiction transmise de mère en fille, de fille en mère en grand-mère en arrière-grand-mère en arrière toujours plus en arrière jusqu'à ce qu'on oublie d'où on vient alors qu'on ne sait pas où on s'en va, mais on frappe souvent des murs à grands enfoncements de cornes. C'est que, parfois, quand je pense vraiment savoir, ma destination devient une cible et je me fais taureau et je fonce et je fonce et je frappe iné-

vitablement un mur et j'abîme mes cornes, et pour rien en plus. Alors je n'ose plus commencer, par peur de frapper un mur, mais je le fais tout de même parfois, je suis un peu masochiste et quelquefois courageuse, mais souvent pour rien. Je parle beaucoup de mes fantômes à des murs dans lesquels je fonce. Je suis en exorcisme constant, en thérapies surnaturelles, je vomis un peu de sang, mais juste un peu, promis. Le sang, la perte, la fuite, finalement c'est un peu tragique aussi, comme dans les films, la tragédie dans les yeux d'une mère que je hais, la tragédie dans la mort de mon grand-père, qui m'aimait plus qu'il l'aimait elle, et je l'aimais tant que je saigne de tout mon deuil en oiseau-Pantone 181.

Et c'est la réaction et c'est le ressac dans les yeux de la mère, froids comme le fleuve en automne. Elle a compris que j'ai compris, le pouvoir, mais aussi la malédiction. Elle a compris et m'a offert le dernier de ses enseignements, en fait, le seul : elle m'a montré à me raser les jambes dans un bain cerné de crasse. Une enfant-femme-abyse, ça se rase les jambes dans la crasse quand ça menstrue, voilà tout, ça va ensemble, les jambes et l'abyse, coulisses de sang à l'unisson, les jambes et l'abyse pourtant presque lisses, vieillissement prématuré, coupures sur les jambes, coupures sur les bras, et l'abyse qui n'en finit plus de faire mal. Et dans ses yeux je devine terrible la fureur de la perte de son emprise, mais aussi la peur de ce que je deviens, de ce que je subirai, comme elle a subi, comme elle a été prise sans offrir et sans qu'on demande. Et à cet instant, nos mémoires primordiales se mélangent, malgré la haine, malgré le mal, c'est le sang, la tache-oiseau Pantone 181, qui nous unit dans ce refus, dans ce pouvoir d'être enfin une femme, un pouvoir qui n'en est pas un, c'est un prix de consolation qui ne console même pas.

Quand on a fini de me raser les jambes, la mère me donne un Kotex beaucoup trop gros et des plasters beaucoup trop petits et elle ferme la porte de la salle de bain sur ces clichés coupables. Il ne reste que moi assise sur le rebord du bain, la tache-oiseau qui s'agrandit, les jambes de craie où fuient des coulisses sans nom. Son regard plane comme un fantôme dans la salle de bain, son regard méfiant, son regard défait, et ces mots quand elle a quitté la pièce: «T'es une femme asteure.» Je suis une femme asteure. À douze ans, j'attends environ 450 exorcismes lunaires Pantone 181, et beaucoup de deuils, et aucun prix de consolation.